

La fondation scientifique du matérialisme

Yvon Quiniou

Le matérialisme est une conception de l'Être qui l'unifie à l'aide de la catégorie de matière : tout est matière, affirme-il. Sa spécificité ne réside donc pas dans l'affirmation qu'il existe une matière objective, indépendante de la conscience que l'homme en a : cela ne définit que le réalisme, lequel est parfaitement compatible avec une conception spiritualiste de l'homme affirmant que l'homme est doté d'un esprit indépendant du corps, comme on le voit exemplairement chez Descartes soutenant l'existence d'une substance pensante tout en admettant l'existence d'une substance étendue, distincte de la première et s'offrant à la connaissance scientifique. Elle tient à l'autre affirmation selon laquelle la pensée elle-même dépend de la matière et n'en est qu'une forme, ce qui l'oppose d'emblée au spiritualisme que la plupart des philosophies religieuses défendent en recourant au concept d'« âme ». Compris ainsi avec exactitude, il constitue bien une ontologie, qui se prononce à la fois sur l'essence de la réalité et sur l'ensemble de ses formes, et il paraît relever d'une option métaphysique indécidable, d'une interprétation du monde prenant place dans le champ indéfiniment renouvelé des interprétations du monde également « compossibles » et en faveur de laquelle seule une décision arbitraire pourrait militer, sans prétention contraignante à la vérité : je renvoie ici à Marx affirmant lucidement que les philosophes antérieurs à lui (je précise : tous les philosophes) n'avaient fait « qu'interpréter le monde de différentes manières » au lieu de le « transformer » (*11^{ème} Thèse sur Feuerbach*), ce qui signifie (point qu'on passe trop souvent sous silence) qu'ils ne l'ont en rien *expliqué* ou *connu* puisque toute transformation substantielle du monde suppose qu'on l'explique ou le connaisse préalablement. C'est donc aussi une invitation à la connaissance scientifique de la réalité (et pas seulement à l'action) qu'énonce Marx, paraissant ainsi dévaloriser et rejeter la philosophie en tant que telle comme le soutient clairement Lucien Sève dans son dernier livre « *La philosophie* » ?. Pourtant, s'agissant du matérialisme, qui est bien, on s'en apercevra, une philosophie, je voudrais soutenir la position inverse de celle que j'ai évoquée et montrer qu'on peut le *fonder*, cas unique pour une philosophie, *sur la science*, et défendre donc l'idée que la science impose désormais une conception matérialiste du monde.

L'idée même de fondation (ou de justification) scientifique

Le matérialisme, il est vrai, a eu son âge spéculatif, antérieur au développement des sciences : ce fut le cas des différents systèmes matérialistes de l'Antiquité, mais aussi de ceux qui ont suivi plus tardivement, jusqu'à, par exemple, celui de La Mettrie au 18^{ème} siècle pour qui « il n'y a dans tout l'Univers qu'une seule substance diversement modifiée », à savoir la matière (*L'homme-machine*, fin.). Quelles qu'aient été les incitations des sciences dans leur élaboration et quels que soient les recoupements que l'on peut signaler à leur propos avec les résultats scientifiques contemporains – c'est le cas de l'atomisme de Démocrite ou d'Epicure –, on ne saurait les faire reposer en quoi que ce soit sur la science et ce n'est pas ainsi qu'on doit les considérer aujourd'hui, même s'ils s'attribuaient le statut d'une « connaissance » et s'ils pouvaient intégrer des éléments de science balbutiante que leur offrait leur époque. On ne saurait donc leur appliquer l'idée que je vais défendre : c'étaient bien des ontologies spéculatives, reposant sur l'imagination philosophique de leurs auteurs, ne pouvant exhiber le moindre élément de preuve en faveur de ce qu'elles avançaient et qui donc étaient directement

conurrencées par les systèmes idéalistes de leur temps, sans qu'on pût trancher dans leur sens.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et même depuis le 19^{ème} siècle (on verra pourquoi), et l'on doit désormais parler d'un matérialisme scientifiquement fondé (ou justifié). Or cette idée même de fonder scientifiquement le matérialisme paraîtra curieuse, voire insoutenable théoriquement aux spécialistes habituels de la philosophie, pour deux raisons dont j'ai parfaitement conscience et qu'on ne saurait donc m'objecter : 1 L'idée de fondation est une idée qui appartient incontestablement à la tradition spéculative et idéaliste de la philosophie, qui refuse d'assimiler le monde à de la matière, avec ce que cela implique de théologie déguisée (ou pas) : elle revient à justifier, à chaque fois (Descartes, Kant, Hegel, Husserl), une conception de l'Être à partir d'un principe spirituel, objectif comme Dieu chez Descartes ou l'Esprit chez Hegel, ou subjectif comme l'esprit humain (Kant) ou la conscience humaine (Husserl), censé être évident, posé *a priori* et qui en assure définitivement la vérité. Or, cette recherche d'une fondation absolue constitue une préoccupation constante des philosophes spéculatifs, dont Bachelard indique très justement que, ne se souciant pas du travail de la preuve scientifique, « ils veulent toujours *fonder une fois pour toutes* » leur conception du monde (in *Le matérialisme rationnel*, PUF, p. 8). Et l'on retrouve cette idée de « fondement » spéculatif, mais appliqué à la Nature, dans le naturalisme rigoureusement athée de Marcel Conche (voir sa *Métaphysique*, PUF). Chez beaucoup de matérialistes, la matière est alors érigée en fondement *a priori* et absolu de toute réalité, mais un fondement abstrait, pauvre de contenu puisqu'on n'a pas suffisamment pris acte de l'instance de la science seule à même de la définir concrètement, ce qui offre le matérialisme à une critique facile. Comment alors, si l'on s'en tient à cette acception de la fondation, envisager que la science, nécessairement *a posteriori* et toujours inachevée, puisse justifier en quoi que ce soit ce dernier ? 2 Par ailleurs, une fondation prétendant prouver la vérité de ce qu'elle fonde, comment affirmer que la science, qui n'a affaire qu'à des secteurs particuliers de la réalité, prouve la vérité d'une conception *générale* de l'Être ? L'idée de preuve paraît ne valoir que pour des propositions empiriques dans un champ circonscrit de l'expérience, accompagnées de leur protocoles de vérification accessibles à tous, et elle semble donc devoir être abandonnée dans le champ universel ou totalisant de l'ontologie. Pourtant, sans ignorer ces difficultés apparentes, je maintiendrai cette idée de fondation en donnant au terme de « fonder » le sens, dépourvu de toute emphase, de *prouver, justifier* ou *valider*, à partir d'un *principe intellectuel irrécusable*, premier même s'il a été acquis, au-delà duquel on ne peut donc remonter et qui impose d'une manière nécessaire ses conséquences ; et j'affirmerai que la science fonde bien, c'est-à-dire prouve, justifie ou encore valide, l'ontologie matérialiste.

Quelle science ?

Je précise à nouveau ce qu'est le matérialisme pour éviter toute confusion et empêcher les fausses objections. Il se caractérise par une double thèse : thèse de l'*indépendance* de la matière vis-à-vis de la pensée, c'est-à-dire de son objectivité ou de son aséité ; thèse de la *dépendance* de la pensée vis-à-vis de cette matière, qui revient à en faire un processus d'essence matérielle, sans transcendance ontologique particulière, n'étant donc ni extérieur ni « supérieur » à la matière. Dans le couple catégoriel (et non conceptuel, j'y tiens) matière/pensée dont il faut partir pour élaborer une position ontologique, quelle qu'elle soit – Engels disait que la question primordiale de la philosophie était : Qu'est-ce qui est premier, l'être matériel ou la pensée ?¹ – ce qui est en jeu, quand on veut définir le matérialisme, ce

¹ Voir *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* : « La grande question fondamentale de toute philosophie et spécialement de la philosophie moderne, est celle du rapport de la pensée à l'être. »

n'est donc pas l'existence d'une matière ni sa nature conceptuelle précise définie par la science, mais son statut *par rapport* à la pensée : antériorité chronologique de la matière vis-à-vis d'elle et, surtout, antériorité logique, c'est-à-dire production de celle-ci par celle-là. Le matérialisme, s'il s'oppose bien à l'idéalisme qui part toujours d'un principe intellectuel, objectif ou subjectif pour penser le monde (on l'a vu), est donc d'abord un anti-spiritualisme qui refuse de considérer la pensée humaine comme une entité autonome. Il est donc davantage une philosophie de l'esprit dans sa relation d'immanence à la matière qu'une philosophie de la matière toute seule.

On voit tout de suite qu'on ne saurait faire appel à la physique pour justifier l'option matérialiste ni faire appel, inversement, à ses bouleversements depuis un siècle pour l'invalider, comme c'est la mode aujourd'hui et comme c'était la mode déjà au début du siècle dernier avec la découverte de l'énergie, dont on avait cru qu'elle avait fait disparaître la matière et donc le matérialisme avec. Bachelard a cru pouvoir, dans un premier temps, récuser lui aussi le matérialisme au nom de l'idée (fausse) que celui-ci serait lié à une représentation chosiste de la matière, non seulement celle, naïve, qui est tirée des sens, mais celles, plus élaborées, que l'on trouve dans l'atomisme antique et surtout dans la science contemporaine, par exemple dans la conception d'une matière composée de corpuscules matériels, alors qu'il faudrait lui substituer la représentation conceptuelle d'une matière faite d'énergie, dans laquelle la notion de champ prédomine, qui ne fait pas de place à des éléments matériels situables dans l'espace et susceptibles d'une détermination temporelle assurée, et qui se serait ainsi « dématérialisée » : voir le chapitre « Matière et rayonnement dans *Le nouvel esprit scientifique*. Et Marcel Conche reprend curieusement ce préjugé : « A un niveau d'extrême petitesse, où la notion de matière n'a plus de sens » dit-il par exemple (ouvrage cité). Lénine, au début du 20^{ème} siècle, avait déjà répondu avec rigueur à cette offensive idéologique, menée en particulier par le physicien Ernst Mach, dans un livre à la fois célèbre et méconnu, *Matérialisme et empiriocriticisme*, en soulignant fortement que cela ne changeait rien au statut de la matière (dont s'occupent les physiciens) en tant que *catégorie philosophique* et non *concept scientifique*, à savoir comme réalité objective extérieure à la pensée humaine et antérieure à elle. Allons plus loin, cependant : pourquoi donc la physique, malgré tous les raffinements qu'elle introduit désormais dans la représentation intellectuelle de la matière, ne peut-elle intervenir directement dans ce débat ? Parce qu'elle ne se prononce que sur la matière inanimée et non pensante, qui est son objet exclusif. A ce niveau, son seul présupposé, impliqué directement par et dans sa pratique, c'est l'existence objective de cette matière initiale, qui a précédé le vivant et l'homme pensant, et donc l'obligation pour l'homme de passer par l'expérience pour la connaître. Elle est donc inévitablement *réaliste* mais point, en tant que telle et au sens strict, *matérialiste* – malgré l'apparition de l'astrophysique au 20^{ème} siècle qui pourrait m'obliger à nuancer ce propos puisqu'elle énonce une genèse du monde ou de l'univers (j'identifie délibérément ces deux termes) *dans son ensemble*, avec sa retombée inévitable sur l'homme et sa pensée. Quoi qu'il en soit de cette dernière idée, la physique ne nous dit rien directement du *rapport* entre la matière et la pensée, point tenu mais crucial où se joue le sort du matérialisme. D'ailleurs (je l'ai signalé d'emblée), le réalisme physique cohabite souvent avec une anthropologie spiritualiste, comme c'est le cas chez nombre de physiciens contemporains. Parallèlement, et contrairement à ce que soutiennent certains scientifiques trop pressés de tirer des conclusions philosophiques de leur discipline, les transformations considérables qu'a subies le *concept* scientifique de matière depuis la découverte de l'énergie, si elles ont bien pour effet de l'éloigner de plus en plus de la représentation chosiste ordinaire que l'on s'en fait et de l'intellectualiser dans un procès d'abstraction croissante, ne l'ont pas fait disparaître et n'ont donc pas changé d'un iota son statut ontologique quand on l'envisage, une nouvelle fois, en tant que *catégorie philosophique* : une matière physique initiale intellectualisée ou, si l'on veut, spiritualisée par

la connaissance, n'est pas davantage une matière intelligente ou spirituelle, sauf à projeter sur elle les caractères de l'intellect ou de l'esprit qui la connaît et à oublier son objectivité postulée ; de plus en plus pensable abstraitement, elle n'en reste pas moins concrètement une réalité non-pensante. On aura reconnu à nouveau le mouvement d'exploitation idéaliste de la crise de la physique au début du 20^{ème} siècle et qu'on retrouve, dans les travaux de Bernard d'Espagnat, par exemple, lequel récuse le matérialisme sous le prétexte, à la fois absurde et fallacieux, qu'il s'enfermerait dans une vision atomistique (ou mécaniciste) de la nature, ou sous une forme beaucoup plus militante et idéologiquement orientée, dans le mouvement intellectuel lancé en France par Jean Staune, qui répand l'idée que la physique moderne justifierait et imposerait une nouvelle métaphysique spiritualiste menant, bien entendu à Dieu, en découvrant de l'esprit dans les choses².

C'est donc du côté de la biologie et, spécialement, du côté de la théorie de l'évolution qu'il faut se tourner, puisque seule elle se prononce sur le rapport de la matière et de la pensée. J'écarte toutes les nuances de la théorie évolutionniste – néo-darwinisme, théorie synthétique de l'évolution, etc. – pour ne retenir que sa matrice théorique darwinienne, désormais admise par la cité scientifique et que seules refusent, à des degrés divers, les différentes religions créationnistes ou la pseudo-théorie scientifique qu'est l'*Intelligent Design*. Que nous enseigne-t-elle ? Qu'il y a eu un monde matériel sans l'homme, antérieur à lui, que les différentes espèces vivantes en sont issues et que l'homme, pensée comprise, n'est que le dernier maillon de cette chaîne de transformations. Certes, nous ne savons pas entièrement *comment* cela a eu lieu, y compris quand il s'agit de comprendre l'apparition de la première forme de vie sur la terre, mais nous savons *que* cela s'est produit et, dans ce cas, le savoir du « que », même en l'absence d'une connaissance complète du « comment », suffit à son affirmation et nous autorise donc à en tirer des conclusions philosophiques. Point décisif pour mon propos : la théorie de Darwin n'est pas une philosophie mais une théorie scientifique ; cependant elle a des conséquences philosophiques dans l'ordre de l'ontologie si on accepte de l'*interpréter*, j'entends par là non d'en produire une vision subjective et surajoutée (ce qui est l'un des sens de ce mot, qui rejoint la dénonciation marxienne de l'interprétation) mais, au contraire, d'en traduire le sens philosophique, implicite mais irrécusable, dans l'espace réflexif des questions philosophiques. Je signale au passage qu'une interprétation-traduction a pour fonction, justement, de transférer le *même contenu de sens* d'une langue à l'autre – ici de la langue scientifique à la langue philosophique. Elle signifie alors très précisément ceci : la pensée, *produit* des transformations de la nature matérielle allant dans le sens d'une complexité croissante, n'en est par conséquent qu'une *forme* immanente à elle, elle ne bénéficie d'aucun privilège d'extraterritorialité au sein de celle-ci. Quelle que soit la transcendance dont elle se croit dotée dans l'expérience qu'elle fait d'elle-même et que l'idéalisme réflexif n'a fait que rationaliser en se laissant prendre au piège d'une apparence induite par la réflexion – « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée » disait ainsi Pascal en l'absence d'une biologie capable de le contredire –, le rapport conscient au monde matériel qu'elle constitue, en tant qu'elle le vise ou le pense, est intégralement *interne* à ce monde. Conclusion matérialiste que Darwin a lui-même explicitement formulée, avant même que sa théorie l'ait établie, puisqu'il déclare dans un de ses *Carnets* de jeunesse que l'esprit n'est qu'une « fonction du corps » – à condition d'y ajouter le rôle formateur de l'histoire que j'indiquerai plus tard. Nous avons en tout cas là, précisément, un *principe intellectuel fondateur* au sens que j'ai indiqué plus haut : une théorie scientifique nous impose, par la seule logique de son déploiement philosophique, si l'on sait l'analyser et la formuler, une position philosophique et elle transfère à celle-ci, mais sur un plan philosophique, la certitude scientifique et donc le pouvoir de contrainte de ses propres

² Voir respectivement de d'Espagnat, *Traité de physique et de philosophie*, Fayard, 2002 (en particulier le chapitre 12) et de Staune, *Notre existence a-t-elle un sens ?*, Presses de la Renaissance, 2007.

résultats. Je précise ce point en m'appuyant sur un propos du biologiste Guillaume Lecoindre : la science n'exerce pas par elle-même de contrainte active sur la philosophie comme si elle avait pour but explicite d'asseoir une conception du monde – ce n'est pas sa fonction ; mais elle exerce une « contrainte passive » sur elle. J'ajoute seulement que le rôle du philosophe aujourd'hui est d'*activer* cette contrainte « passive » ou « silencieuse » en interprétant la science au sens où je l'ai indiqué, bref de lui donner la parole en philosophie – et c'est dans ce cadre qu'elle nous contraint à admettre le matérialisme. Celui-ci n'est donc pas une philosophie comme les autres, parlant d'un lieu étranger à la science et entendant éventuellement la fonder, la limiter ou la régenter de l'extérieur, mais une philosophie entièrement *fondée sur* elle et dont le dogmatisme apparent n'est que l'effet d'une immense humilité vis-à-vis de ses résultats. J'indique d'ailleurs, sans pouvoir développer, que l'essentiel de ce qu'elle avance – à savoir que c'est la matière qui, à travers le cerveau, pense en nous – se trouve en voie de confirmation scientifique par la neurobiologie contemporaine je songe aux travaux de Jean-Pierre Changeux, comme, plus largement, par ce qu'on appelle les sciences cognitives, dont tout un versant s'inscrit dans la perspective d'un matérialisme radical, avec même, chez certains, l'hypothèse d'une réduction de la pensée à un phénomène purement physique.

La matière n'a plus alors le statut d'un fondement absolu, général et vide, sans détermination intellectuelle précise, de l'ensemble du réel, fondement qui serait posé spéculativement et arbitrairement comme on en fait le reproche au matérialisme. C'est bien plutôt la *connaissance scientifique*, informée, documentée, de la matière dans son évolution et ses transformations qui, du même mouvement, précise le matérialisme et le garantit. Et l'on peut reprendre cette fois, en les généralisant, les excellentes analyses de Bachelard quand, ayant dépassé le seul réalisme de la matière physique (avec ses ambiguïtés), il développe sur le tard, dans *Le matérialisme rationnel*, l'idée d'un matérialisme instruit et non naïf, donc fondé scientifiquement, qui est celui-là même que nous défendons. Il s'y intéresse en effet à la chimie et pas seulement à la physique, il s'approche clairement du vivant et de l'homme en parlant de chimie biologique et de biologie chimique, il avance une conception extrêmement juste des « interconnexions » de la matière dans ses différentes formes, variétés ou « substances », qui justifie alors un « inter-matérialisme » dont il précise qu'il est « un trait spécifique de la science de la matière » (p. 16) et qu'il exige « une philosophie de la transformation » (p. 34) comme celle d'« une essentielle productivité » de la matière (p. 34-35). Si l'on élargit ces propositions à l'ensemble des formes de la réalité matérielle, on est alors pleinement dans l'espace d'un matérialisme ontologique généralisé, avec son monisme propre, mais un monisme qui n'est pas vide puisque c'est la science qui en décrit et explique la complexité (ou le détail) empirique, le remplit par conséquent de précision(s) et surtout, à nouveau, le *fonde*. Certes, Bachelard ne va pas expressément jusque-là, n'étant pas un spécialiste de l'évolution ; mais il lui arrive de s'y intéresser, ainsi quand il affirme que la vie « développe parfois des phénomènes chimiques qui n'avaient pas eu cours dans les combinaisons chimiques anté-vitales » (p. 33) ou que « la Nature a créé le chimiste » (ib.). Et surtout, il est clair que toutes ces idées nous dirigent vers ce matérialisme tiré de l'évolution que nous mettons au centre de notre argumentation, puisqu'elles s'y appliquent. A quoi on ajoutera que Bachelard confère désormais à la science une portée objective ou ontologique *absolument certaine*, contre laquelle « aucun scepticisme ne saurait prévaloir » (p. 22), ce qui renforce son pouvoir fondateur par rapport au matérialisme philosophique.

Ce détour par Bachelard n'aura pas été vain, dès lors qu'on en prolonge la ligne de réflexion du côté de la théorie de l'évolution. Il nous prouve que l'idée d'un matérialisme scientifique, délesté de tout *a priori idéologique*, peut trouver ses lettres de noblesse en dehors du cercle de ceux qui se réclament de Marx et qu'on soupçonne trop vite d'être dans une posture partisane. Et il nous justifie d'y voir, à partir de Darwin, non une « option » du savant

anglais que l'on pourrait ou pas faire nôtre, mais au contraire, comme le dit excellemment Patrick Tort dans *La pensée hiérarchique et l'évolution* (Aubier), une « conséquence de sa science » que nous devons assumer, précisant même qu'il résulte d'un « déterminisme interne à la logique de la science » – sous-entendu : de l'évolution (p.180). Le matérialisme « conséquence » et non simple « option fondatrice » de la science : tout est dit.

Quelques résistances

Cette conception qui place la philosophie en position seconde, ce qui ne veut pas dire du tout secondaire, par rapport à la science, suscite encore bien des résistances. Venant des courants religieux d'abord qui, quand ils admettent l'évolution, comme l'Eglise catholique désormais, l'acceptent pour le corps de l'homme, mais non pour son esprit, refusant ainsi d'en tirer la conséquence matérialiste complète qui s'impose et affirmant que, de la matière à l'esprit, il y a un « saut ontologique » qu'aucune science ne saurait combler et que seule une création divine pourrait expliquer : c'était une déclaration officielle du pape Jean-Paul II en octobre 1996. Mais venant aussi de la philosophie universitaire dominante, qui refuse d'abandonner sa posture de surplomb critique vis-à-vis de la science et continue, à travers la phénoménologie en particulier, de refuser toute naturalisation de la conscience : la dualité essentielle conscience – monde dont elle part l'empêche de concevoir que la conscience puisse provenir du monde, puisqu'il n'y a de monde que *pour* la conscience ! C'est ainsi qu'un Merleau-Ponty a pu soutenir, dans *La phénoménologie de la perception*, qu'un acte de conscience ne saurait avoir de cause, sans que personne s'en émeuve (p. 496 et p. 506)! Même Jean-Paul Sartre, pourtant penseur hétérodoxe et devenu proche du marxisme, a polémique sans raison avec le matérialisme dans un texte brillant mais superficiel, *Matérialisme et révolution*, en prétendant que celui-ci n'était qu'une métaphysique déguisée en science, ce qui est inexact, on verra pourquoi (in *Situations III*, Gallimard). Ce texte illustre bien ce refus propre à la philosophie spéculative de penser le monde et l'homme *avec* la science, tout comme il manifeste une distance méprisante à son égard, elle aussi répandue à travers les accusations de « positivisme » et de « scientisme », qu'on ne saurait accepter ! Je signale au passage que, avouer ne pas comprendre comment la matière peut penser, comme on l'avance souvent à titre d'objection dirimante contre le matérialisme, c'est rester prisonnier de la question réflexive « de droit » qui, en face d'un phénomène ou d'une connexion causale empirique pourtant avérée, se demande vainement, en dehors de toute pensée instruite scientifiquement : « Comment cela est-il possible ? ». C'est, dans ce cas, ne pas accepter humblement le *fait* de la science qui nous prouve tendanciellement *que* c'est ainsi, refuser de se mettre à *l'écoute* (philosophique) de celle-ci pour en enregistrer les effets théoriques et vouloir à tout prix en limiter la portée au nom d'une supériorité prétendue de la spéculation qui n'est en rien vérifiée quand il s'agit d'accéder au vrai, surtout si l'on songe qu'il y a *des* métaphysiques ou philosophie spéculatives, alors qu'il n'y a qu'*une* vérité ! Vous trouverez dans le livre de Sève précédemment cité une magnifique esquisse de la genèse de la « conscience connaissante » à partir même de la micro-physique à laquelle je vous renvoie (p. 447-455) : elle rend ridicule le refus spéculatif *a priori* de penser celle-ci en dehors de la matière et de son extraordinaire productivité à l'échelle du Cosmos.

Enfin, dernière résistance importante, on reproche fréquemment au matérialisme son caractère *réducteur* et il faut lever cette objection. D'abord en rappelant qu'il y a plusieurs visages du matérialisme qui peuvent se réclamer de la science et que le reproche en question s'enracine largement dans cet oubli, qu'il est donc lui-même réducteur puisqu'il *réduit* le matérialisme au seul matérialisme de la biologie. Or il y a au moins deux autres formes de matérialismes auxquelles il faut faire place, et qu'il convient seulement d'articuler finement

au précédent : le matérialisme historique de Marx, et celui, psychologique, de Freud – j'en ai parlé dans mon livre *L'homme selon Marx* (Kimé). Avec Marx il faut affirmer que l'homme est soumis à des déterminations historiques spécifiques qui résultent elles-mêmes de son action, qu'il n'est donc pas seulement un produit de la nature mais aussi son propre producteur à travers la matérialité de ses conditions économiques de vie qu'il a produites : l'homme *se* produit à travers l'histoire qu'il produit et, donc, il produit aussi *historiquement* sa pensée. Il suffit de voir combien les idées, les croyances, les valeurs, se transforment dans l'histoire pour en être immédiatement convaincu. Si la biologie rend compte du *fait* de la pensée, elle n'explique donc pas son *contenu*, qui est d'origine historique, et ce propos doit être étendu aux comportements, à la psychologie, aux mœurs. Il suffit ici de penser combien il y a de « formes historiques d'individualité » (l'idée est de Lucien Sève) pour récuser le matérialisme seulement naturaliste. Le matérialisme dans ce cas ne nie en rien ce qu'il y a de spécifique en l'homme, à savoir son auto-production historique par laquelle il se distingue de l'animal, enfermé dans sa nature biologique, et il ne récuse pas sa responsabilité propre liée à cette activité, même s'il nie le libre arbitre métaphysique. D'une manière complémentaire, pour Freud la personnalité humaine est un mixte de nature et de culture, puisqu'elle est constituée d'un ça, d'un moi et d'un surmoi : le ça est bien naturel, composé de pulsions innées, mais le moi – lieu en particulier de la pensée consciente – et le surmoi sont des constructions de l'éducation, donc des réalités culturelles obtenues par des différenciations du ça, et ils sont donc eux aussi matériels, quoique à leur manière, psychologique. Et nous savons, avec l'exemple de l'enfant sauvage, qu'un enfant privé de contexte éducatif ne devient pas un homme, il ne *s'hominise* pas. Nous sommes alors en présence d'un matérialisme d'ensemble qui ne réduit pas l'homme à sa biologie, mais qui nous oblige à préciser le rôle du corps par rapport au psychisme : condition de possibilité, cause, mais aussi support et lieu d'incorporation d'effets venus de l'environnement.

Autre élément de réponse à l'objection de réductionnisme, qui suppose que l'on clarifie ce que l'on entend par là, quitte à l'assumer pour « ne pas rejoindre trop vite le consensus non réductionniste » comme nous le demande justement Claudine Tiercelin dans *La connaissance métaphysique* (Collège de France/Fayard – métaphysique renvoyant chez elle à la connaissance de l'Être telle que la science en est capable) : oui, le matérialisme est bien réducteur au sens *ontologique* du terme puisqu'il constitue un *monisme*, une vision unitaire du monde et de l'homme pour laquelle il n'existe que de la matière. En ce sens, la distinction que fait Henri Atlan dans *A tort et à raison* (Seuil) entre un matérialisme faible, méthodologique, qui serait seul légitime, et un matérialisme fort, ontologique, qui ne le serait pas, ne me paraît pas justifiée. Si l'on admet que la matière peut avoir différentes formes et qu'elle se transforme d'elle-même, alors il faut accepter le monisme ontologique : c'est la matière seule, originellement inanimée et dépourvue de pensée, qui, par sa productivité propre, a engendré toutes les formes de réalité que nous connaissons et celles-ci s'y réduisent ontologiquement. Mais le matérialisme n'est pas réducteur au sens *empirique*, cette fois-ci, de l'expression : il y a une diversité qualitative des formes du réel, irrécusable et tout aussi essentielle que leur unité générale ; et expliquer ces formes les unes *par* les autres, ce n'est pas les réduire les unes *aux* autres. Il faut au contraire parler d'*émergence*, à chaque fois, d'un plan inédit de réalité à partir de ce qui le précède, comme le fait, en particulier, Mario Bunge dans son livre *Matérialisme scientifique* (Syllepse), et donc prendre parti pour un matérialisme émergentiste, autre nom, mais moins connoté idéologiquement, de ce qui s'est appelé le matérialisme dialectique. C'est à la lumière de cette notion que l'on pourra comprendre, par exemple, que ce qui paraît le plus transcender la nature ou la vie chez l'homme puisqu'elle lui commande, à savoir la morale, trouve sa source en elle au cœur du processus évolutif. Je ne peux développer tout de suite ce point important, mais je rappelle, en m'appuyant sur la notion d'« effet réversif de l'évolution » mise au point par Patrick Tort, que

le deuxième Darwin, celui de *La filiation de l'homme*, a appliqué le principe évolutif, avec son mécanisme de la sélection naturelle et valant pour les espèces végétales et animales, à l'homme lui-même et qu'il a su, sur cette base, expliquer l'émergence de morale et la considérer comme un *fait d'évolution*, naturel d'abord, historique ensuite. Je vous renvoie à mes *Etudes matérialistes de la morale* (Kimé) et on pourra en reparler dans le débat. Continuité matérialiste du réel, donc, qui, loin de nier sa discontinuité empirique, la respecte pleinement et en fonde l'intelligence scientifique.

Il reste cependant une difficulté apparente qu'il faut dissiper : ce matérialisme n'est en rien une métaphysique, contrairement à ce que prétendait Sartre et beaucoup d'autres avec lui, car il faut le découpler de l'*athéisme* compris dans son sens fort de négation dogmatique d'un éventuel Dieu, et je tiens beaucoup à cette idée. Plus précisément, j'entendrai par « métaphysique », cette fois-ci avec Marcel Conche, une option sur la « totalité du réel », et le matérialisme prend ce visage quand il affirme que l'Être matériel est infini, éternel, incréé. Il est alors rigoureusement athée, au sens dogmatique, mais ne peut démontrer ce passage à la limite de l'infini, qui est indécidable scientifiquement, la science ne pouvant que reculer la limite de nos connaissances (ou de notre ignorance) sans jamais l'abolir. C'est ainsi que le philosophe et physicien grec E. Bitsakis, parlant de l'astrophysique et de sa recherche d'une connaissance du monde visant à embrasser l'infini, affirme que celle-ci ne peut être qu'asymptotique et que « la science ne peut se prononcer que sur le fini » (dans *Dialectiques aujourd'hui*, livre collectif coordonné par Bertell Ollman et Lucien Sève). Si donc la science est absolument athée au sens privatif – elle se passe de Dieu –, elle ne peut être athée au sens plein et positif car elle est incapable de nous démontrer l'inexistence d'un éventuel Dieu. Le matérialisme scientifique ne se prononce, par conséquent, que sur l'Être dont l'homme peut avoir, directement par ses sens ou indirectement par son intelligence aidée de ses sens et de la technique, l'expérience : il constitue alors une *ontologie immanente* ou *empirique*, sans aucune prétention à la moindre transcendance métaphysique. Il part de la nature matérielle pour expliquer l'homme, mais ne se prononce pas sur l'origine première de cette nature ou, si l'on préfère, sur ses caractéristiques-limites ou « englobantes » – infinie ou finie, incréée ou créée, etc. – qui sont métaphysiques au sens strict : méta-physiques (avec un tiret), en dehors de la connaissance physique. Il pratique et doit pratiquer l'abstinence dans ce domaine par souci d'honnêteté intellectuelle et, dans ce cadre délibérément limité, il peut sans problème être déclaré scientifique : en restreignant son extension, on peut à bon droit assurer sa certitude scientifique dans le champ de sa compréhension précise.

Un présupposé

Toute cette réflexion a pourtant un présupposé que je voudrais indiquer et qui est de l'ordre de la gnoséologie. J'entends par là non l'épistémologie, discipline factuelle qui s'intéresse seulement au procès de la connaissance scientifique envisagé dans ses sources, ses procédures et ses résultats, et sur laquelle l'accord peut se faire, mais la théorie de la connaissance qui se prononce sur sa valeur ontologique et fait l'objet de divergences fondamentales. Or affirmer que l'Être (tel que je l'ai défini) est matière en prétendant fonder cette thèse sur la science, présuppose que la science, précisément, nous révèle ce qu'*est* l'Être et ne le *constitue* pas, donc qu'elle en produit un *reflet* objectif. Cette affirmation scandalise beaucoup, tant la mode est soit à un positivisme issu de Comte, qui refuse toute portée ontologique aux résultats scientifiques, soit aux diverses formes du relativisme gnoséologique dont la forme extrême est donnée par Richard Rorty affirmant qu'une théorie scientifique n'est pas plus vraie qu'un roman. Tout se passe donc comme si le réalisme de la connaissance n'avait aucune dignité philosophique, même si quelques uns de nos meilleurs esprits

contemporains soutiennent au contraire cette conception essentielle, comme Jacques Bouveresse ou Claudine Tiercelin qui lui a succédé au Collège de France. J'essaierai donc de lui redonner brièvement de la dignité. D'abord, en rappelant que l'Être dont il est question est celui auquel l'homme a accès à travers son expérience sensible ou scientifique. Ensuite, en soutenant que, à l'intérieur de ces limites, la pensée humaine a la capacité d'atteindre ce qui est hors d'elle et d'en découvrir l'essence objective, d'en dire la vérité, et je reprendrai donc pleinement à mon compte cette affirmation de Claudine Tiercelin : « Si on peut dire quelque chose sur l'être, c'est qu'on peut le connaître. Le réalisme métaphysique implique le réalisme cognitif » dit-elle dans l'ouvrage déjà cité – sauf que je parlerai plutôt de réalisme *ontologique* que de réalisme *métaphysique*, pour éviter toute confusion avec la tradition idéaliste ou théologique auquel ce terme peut renvoyer. Et j'ajouterai, avec Lucien Sève à nouveau, que la catégorie d'essence doit être pleinement réhabilitée, y compris dans une perspective dialectique : elle ne vise aucun en soi idéal du monde comme chez Platon et elle n'est pas non plus une lubie de l'esprit humain. C'est donc la catégorie-métaphore du reflet qu'il faut revaloriser, quitte à la retravailler d'une manière subtile, mais en lui maintenant sa charge irréductible de passivité ontologique. Car si l'idée d'une connaissance-reflet n'a pas de sens quand on la prend au niveau épistémologique – sur ce plan la connaissance est une *production* active de la pensée humaine pleine d'histoire et la notion de « reflet » comporte une charge de passivité empiriste qu'on ne peut accepter –, cette même idée est parfaitement pertinente au niveau gnoséologique : que serait une connaissance qui ne reproduirait pas son objet et qui le constituerait *dans son être même*? Elle ne serait pas connaissance d'un *autre* mais connaissance de *soi*, elle ne serait donc pas connaissance du tout, mais une projection intellectuelle de l'homme sur le monde. Il faut dire au contraire que, dans la connaissance scientifique essentiellement, la pensée a le moyen de sortir de soi pour se prononcer, dans l'ordre du vrai, sur ce que sont les choses en dehors d'elle, et que c'est donc par ses *productions* théoriques qu'elle *reproduit*, dans son propre élément, leur essence, ce que Marx avait remarquablement indiqué dans un texte sur la méthode scientifique de l'économie politique. L'identité de l'Être et de la pensée, que pointe l'idée de reflet, doit donc être comprise comme une identité « de correspondance » (la formule est de Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme*) et non comme une identité pure et simple d'essence ou de « coïncidence » comme si la pensée *était* l'Être : ce qu'énonce la science, souvent dans un langage métaphorique, « correspond » seulement à ce qui se passe dans la réalité hors de nous, mais elle en révèle bien l'essence objective *pour* l'intelligence telle qu'elle existe hors d'elle et non *par* elle. J'ajoute que je ne vois pas comment l'instrument de connaissance saurait se *critiquer* et se *limiter lui-même* : comment saurais-je que je ne connais pas le monde si, effectivement, je ne le connais pas ? Par contre, il peut affirmer son pouvoir cognitif, sans aporie, par exemple en prenant en compte la pratique technique que la connaissance rend concrètement possible : peut-on comprendre que la science nous permette de maîtriser le monde si les lois qu'elle met en évidence ne sont que des inventions de l'esprit humain, des « modèles » ou des « jeux de langage » sans référence objective ? Ce critère de la pratique est certes général et il ne peut nous permettre de trancher *hic et nunc* entre des théories concurrentes, mais il est fiable sur le long terme : c'est lui qui nous garantit que la science dit le vrai sur le réel puisque, à l'inverse, l'ignorance, l'erreur ou l'illusion nous laissent impuissants face à lui. Un autre argument, tout simple, allant dans ce sens du réalisme cognitif, peut d'ailleurs être avancé en rappelant que la science nous parle désormais d'un monde sans l'homme et l'ayant précédé : comment le sujet connaissant, dans ce cas, pourrait-il être ontologiquement *constituant* puisqu'il n'était pas là pour l'appréhender? Il ne saurait donc y avoir un « fond des choses » inconnaissable et si l'on peut concevoir qu'il y ait un mystère (métaphysique) *du* monde, on ne saurait admettre le moindre mystère *en* lui.

Le matérialisme scientifique est donc associé à une gnoséologie pleinement réaliste qui le justifie, sans qu'il y ait là de cercle vicieux : l'option réaliste en faveur de la science est première, elle se garantit elle-même dans son champ propre avec ses preuves spécifiques, et elle mène à l'ontologie matérialiste. Si l'on se souvient de l'abstinence métaphysique que j'ai revendiquée, on voit à nouveau que ce que le matérialisme perd en extension, il le gagne en compréhension : à l'intérieur de ses limites métaphysiques indépassables, on peut le considérer comme certain ou vrai, puisque fondé sur la science.